

Interview avc Chrystine Brouillet

Hélène Marcotte

Number 72, December 1988

Dossier littéraire : le polar

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marcotte, H. (1988). Interview avc Chrystine Brouillet. *Québec français*, (72), 68–69.

LE POLAR

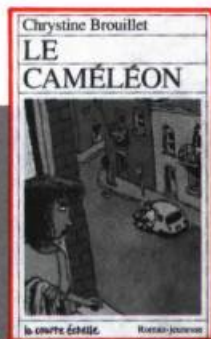
INTERVIEW

Comment en êtes-vous venue à écrire du roman policier ?

J'avais vingt-quatre ans quand j'ai écrit mon premier roman : j'avais peur de céder trop fortement à la tentation autobiographique : raconter ma vie plutôt qu'une histoire... Je n'aurais jamais été publié, j'imagine ! Dans chaque livre, il y a bien sûr une part de soi, mais je tenais à ce qu'elle soit discrète et l'obligation de construire, de rédiger une intrigue écartait ce danger. De plus, évidemment, j'aime les romans où il se passe quelque chose. En revanche, je ne suis pas tout à fait d'accord avec l'appellation « roman policier » ou « roman noir ». C'est restrictif. J'écris, un point c'est tout. Pour les adultes, pour les enfants, et actuellement je travaille à un roman historique. Qu'est-ce que ça veut dire, un roman « noir » ? Qu'il y a un meurtre ? Il y en a dans Zola, dans Hugo, on ne les considère pas comme des auteurs de romans policiers... Alexandre Dumas non plus. Pourtant, il y a intrigue, enlèvement, trahison, exécution dans son œuvre. La frontière est très mince entre ce qui est blanc et ce qui est noir.

De quelle manière construisez-vous vos romans ? À l'aide d'un plan, à partir d'un fait réel ?

Je fais un plan que j'essaie de suivre. Mais les personnages finissent par avoir leur vie propre, par m'échapper et par me mener dans des voies que je ne soupçonnais pas au départ... Les faits réels ? Non, c'est trop dangereux car la réalité dépasse amplement la fiction : on ne croirait pas ce que j'écris, on dirait que j'exagère. Je ne serais plus crédible auprès du lecteur. Avez-vous entendu parler de cette femme à qui son mari a tiré une balle dans la tête durant la nuit et qui n'est pas morte ? Elle a eu seulement des maux de tête, par la suite, qui l'ont poussée à consulter. Si j'avais écrit un truc pareil, on aurait ri de moi.



avec

Christine Brouillet

Propos recueillis par
Hélène Marcotte

En réduisant au maximum la frontière entre le bien et le mal dans vos romans, cherchez-vous à justifier le meurtre ou, du moins, à l'excuser ?

Je ne crois pas que je réduis la frontière entre le bien et le mal. Graham est contre la violence, contre la souffrance : c'est ce qui est mal pour elle. Elle réagit contre et elle fait le bien. Et le bien, ce n'est sûrement pas de juger, d'établir les frontières entre les êtres. Graham ne crache pas sur les prostituées, ni sur les clochards, ni sur les drogués. Parce qu'elle sait que tout peut arriver. À tout le monde. N'importe quand. Les seules choses qu'elle n'admet pas sont les crimes avec préméditation. Quand l'assassin réfléchit avant de commettre son forfait ; il n'agit plus sous l'emprise de la passion, de l'amour ou du désespoir, mais par intérêt. Et encore... Rien ne peut être tranché si simplement.

Le chat occupe une place privilégiée dans vos romans. Que représente-t-il exactement ?

La grâce. Et peut-être l'immortalité. Le chat existe depuis toujours. Il a à peine changé, si on en juge d'après l'iconographie égyptienne. Le temps n'a pas de prise sur lui. Aussi, c'est peut-être un symbole d'éternité dans des romans de mort. Le chat a survécu

à toutes les persécutions. Accusé de sorcellerie, il était brûlé ou noyé, comme tant de femmes, injustement. Peut-être qu'on l'accusait parce qu'on ne comprenait pas son mystère. On rejette ce qui nous échappe... Mais il est toujours là, ludique et fier.

Y a-t-il un auteur qui vous a influencé plus que les autres ?

Influencé ? Je ne sais pas. Mais j'admire Patricia Highsmith dans sa manière de décrire « presque au ralenti » le quotidien : j'aime Guy de Maupassant pour ses chutes, Anne Hébert pour la densité de son écriture, Joseph Hansen et Tony Hilleman pour leurs héros marginaux, et terriblement humains. Scerbanenco aussi pour son désespoir.

Quel est le meilleur roman policier que vous ayez lu ?

Le meilleur ? Je n'aime pas l'idée de « meilleur », ça donne l'impression d'une compétition, de choix et d'exclusion... J'en ai aimé beaucoup... Les trois Ripley de P. Highsmith et *Eaux profondes*, *Nécropolis* d'Herbert Libermann, tous les romans de Laird Koenig, ceux des auteurs cités plus haut. *Mes crimes imparfaits* d'Alain Demouzon (un bijou d'humour noir) et les pastiches² de René Réouven.



Si vous aviez à recommander un seul de vos romans pour adultes, lequel choisiriez-vous ?

C'est toujours le dernier qu'on préfère... Ou le prochain, *Préférez-vous les icebergs*, qui vient tout juste de paraître.

Et pour enfants ?

Même réponse... Et comme dans les deux cas, je reprends mes héros d'un livre à l'autre, j'ai de plus en plus l'impression d'une continuité : les bouquins sont moins dissociables maintenant.

Qu'est-ce qui vous a amené à l'écriture pour enfants ?

Une commande. Christine L'Heureux, autrefois à La courte échelle, m'avait demandé d'essayer d'écrire un conte « policier » pour enfants. J'ai tenté le coup. Ça a marché. Bertrand Gauthier m'a depuis demandé trois romans pour les jeunes. Ça me plaît, je continue...

Travaillez-vous en étroite collaboration avec votre illustrateur ?

C'est très rare. Seulement pour *les Colégiens mènent l'enquête*. Sinon, je ne vois les illustrations qu'à la parution. Je n'ai jamais eu de mauvaises surprises.

Le fait de vivre hors du Québec influence-t-il votre écriture ?

Oui, la distance aiguise la vision des choses, exalte la nostalgie ; j'ai envie de retrouver mon pays à travers mes écrits et de le faire connaître en France. Je redécouvre le Québec, et mon écriture s'apprend dans la différence.

Comment expliquez-vous le peu de popularité du genre policier auprès des écrivains québécois ?

Beaucoup d'écrivains québécois sont poètes ; la forme littéraire du roman est autre. La fiction ne les intéresse peut-être pas comme tentative d'écriture, je ne sais pas. Les romanciers, eux, ont beaucoup écrit sur le Québec. Ils craignaient peut-être qu'un sujet criminel les détourne de leur objectif. Pourtant, on révèle toujours l'identité de son pays car on finit toujours par parler de soi.

Qu'est-ce qui fait qu'un roman policier est bon ?

Une construction rigoureuse, un style original ou efficace, une bonne histoire. Pas trop de digressions, à moins qu'elles ne précisent la façon de penser d'un personnage important, de la vraisemblance même dans la fiction... des héros typés, un bon rythme, de l'atmosphère... Valable pour tout écrit.

Quelle est votre perception du roman policier ?

Comme je l'ai dit plus haut, je ne perçois pas vraiment le roman « policier » car c'est restrictif et le genre est né d'effets exté-

rieurs à une construction interne réelle : on a parlé de roman noir parce que la première collection de la Série Noire avait une jaquette noire. En Italie, on parle de « Giallo », parce que les romans avaient une couverture jaune... De plus, ce sont les collections qui créent le genre. Si les auteurs étaient publiés hors collection (Ex. : René Belletto, *l'Enfer*, prix Médicis), on aurait beaucoup de difficultés à les étiqueter. À la limite, j'accepterais l'appellation « roman criminel » pour tous les livres où il y a crime.

Êtes-vous attirée par un autre genre que le policier ?

Oui, actuellement, je travaille à un roman historique. J'écrirai peut-être un jour un roman non criminel. Ceci dit, je pense souvent que j'écris des romans d'amour car mes personnages répondent à une passion. Il semble qu'on retienne davantage l'aspect meurtrier que romantique de mes textes. Chose certaine, l'intrigue est pour moi essentielle à tout roman et je trouve aussi captivant de me demander si Graham réussira son enquête que de savoir si son amant reviendra vers elle.

En fin de compte, quel est le personnage dans vos romans qui vous ressemble le plus, et pourquoi ?

Graham, sûrement, parce que je travaille avec elle depuis près de trois ans et que je continuerai. Comme elle, j'aime le Québec, le Café Temporel, la vitesse, les *chips* et le crabe des neiges. Les chats, bien sûr. Je suis féministe. Elle est rousse, ce que j'aurais tant aimé ! Je lui donne les qualités que je désirerais avoir : elle est énergique, sportive, décidée et courageuse. Je suis plutôt paresseuse.

1. *Mr. Ripley, Ripley et les ombres* et *Ripley s'amuse*.
2. *Élémentaire mon cher Holmes, l'Assassin du boulevard*, *le Détective volé*.

